

Vive le Roi!

René-Daniel Dubois

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubois, R.-D. (1994). Vive le Roi! *24 images*, (71), 20–20.

Vive le Roi!

par René-Daniel Dubois



Prova d'Orchestra
(1978).

À la mort du Roi, on peut entendre, parmi ses sujets, deux ordres de commentaires sur ce qu'a été son règne. Les uns, se plaçant bien au-dessus du quotidien, bénissent ou blâment ses grandes entreprises, ses conquêtes, ses grandes réformes, ses constructions; les autres s'attardent à l'influence qu'il a eue sur ce qui leur est le plus immédiat: le jour où, avec son sourire si doux, il a passé la main dans les cheveux de bébé, par exemple.

Je crois qu'il n'en va pas autrement à la disparition d'un créateur comme Fellini. Plusieurs images très fortes, bien sûr, remontent à la mémoire dès que son nom est prononcé ou évoqué. Le «suck, don't puff» d'*Amarcord*; la parade de mode ecclésiastique et l'effacement de la fresque, dans *Fellini Roma*; la compétition des chanteurs dans la salle des chaudières et l'arrivée des réfugiés, dans *E la Nave Va*; toute la métaphore de *Prova d'Orchestra*; *Les clowns*; le tourbillon de la fin de *Huit et demi*. Mais, plus encore qu'au nombre, à la brillance et à l'ingéniosité de ses trouvailles, la force d'un artiste se mesure à sa capacité d'influencer la façon dont nous voyons ou pensons les objets. Et, ici aussi, on peut choisir de s'attarder au global ou au particulier, au vocabulaire et à la syntaxe eux-mêmes, ou à un moment spécifique qui ne se laissera jamais oublier.

Voici comment j'ai découvert quelle est l'image, entre toutes, que je conserverai sans doute le plus chaleureusement de l'œuvre de Fellini. Une nuit de tempête d'il y a déjà bien longtemps, au moment des

grandes marées du printemps, je marchais sur les remparts de Saint-Malo. Il faisait un vent à écorner les bœufs, les vagues qui venaient se briser contre les murailles faisaient tout trembler et je suppose que je devais rêvasser que ces détonations étaient tantôt celles des boulets que nos perfides ennemis envoyaient sur la ville, tantôt celles des répliques de nos vaillants canonnières.

À un moment donné, je m'arrêtai à un créneau, peut-être bien pour examiner à la lunette la flotte des assiégeants... et restai saisi devant le spectacle: dans l'éclairage au mercure qui tombait des réverbères du chemin de ronde, la mer, grosse, d'un vert très blanc, n'apparaissait plus liquide et mousseuse mais quasi solide, ferme en tout cas, unie, pulsante. L'image et l'impression qui se dégageaient d'elle étaient tellement inattendues que, durant un moment, mon cerveau se trouva incapable de conceptualiser, de nommer ce qui s'étendait devant moi. Puis, il se remit en marche et tout le vertige que je ressentais se synthétisa en une image: la mer aux flots de plastique, dans *Casanova*. Il me fallut faire un effort pour me convaincre de ce qu'une paire de raquettes ne constituerait pas une embarcation suffisante pour traverser cette mer-là. Et je dus m'efforcer de me rappeler l'apparence que cette gelée ondoiyante avait eue, quelques heures plus tôt, sous la lumière du soleil. Seulement voilà, je n'y parvins pas. Plus je tentais de me rappeler le bleu et l'écume, et plus l'image de référence était une immense étendue de sacs à déchets soudés les uns aux autres. À ce moment-là, quelques mètres de pellicule avaient raison de milliers de baigneurs.

Voilà. Le Roi est mort. On parle de ses batailles, des palais somptueux qu'il a fait construire et de la réforme agraire. Moi, dans mon coin, je me souviens du soir où il m'a permis de voir la mer comme jamais je ne l'aurais saisie sans lui. ■